

Knut Faldbakken, né à Oslo en 1941, a fait des études de psychologie et se consacre à l'écriture depuis 1967. Auteur de nombreux romans et de pièces de théâtre, il aborde avec *L'Athlète* un nouveau genre, le roman policier.

Knut Faldbakken

L'ATHLÈTE

ROMAN

*Traduit du norvégien
par Alex Fouillet*

Éditions du Seuil

AVEC LE CONCOURS DE NORLA

TEXTE INTÉGRAL

TITRE ORIGINAL

Turneren

ÉDITEUR ORIGINAL

Gyldendal Norsk Forlag

© original : Gyldendal Norsk Forlag AS, 2004

(tous droits réservés)

ISBN original : 978-82-05-33169-3

ISBN 978-2-0211-2416-3

(ISBN 978-2-02-096442-5, 1^{re} publication)

© Éditions du Seuil, février 2009, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Extrait de la publication

Il dormait dans l'herbe, son beau visage fermé et pâle, une trace de sang visible près de l'oreille. Elle se tenait tout contre lui, autant qu'elle le pouvait sans perturber son sommeil. L'allée de gravier, le parterre de fleurs, les buissons, les marches juste derrière – tout était comme elle l'avait toujours connu. Le long corps flasque gisait immobile. Le pied blanc pointait vers le ciel. La chaussure était tombée et des brins d'herbe s'étaient glissés entre les orteils. Elle n'aurait pas dû être ici. Elle entendait des voix, des cris, elle avait peur, mais elle restait assise. L'herbe la grattait entre les doigts. Les mouches filaient çà et là comme autant d'éclairs noirs. Le printemps chantait et embaumait autour d'eux, elle et lui qui dormait, si blanc, si beau. Comme le prince d'un conte. Elle le voulait ainsi. Elle voulait le cacher et le conserver exactement comme cela. Les pas se rapprochèrent. Elle comprit qu'on venait pour l'emmener. Mais personne ne le lui enlèverait. Elle commença à compter. Comme ça, ils ne l'atteindraient pas. Comme ça, le temps s'arrêterait. Trois... quatre... cinq... Elle tendit la main pour le toucher. Elle sentit le tissu grossier du pantalon. La cuisse dure à l'intérieur. Huit... neuf... dix... Il ne bougeait pas. Onze... douze... Il ressemblait à un ange, et il était à elle.

Elise n'avait jamais vu d'homme nu.

Ce n'était pas le genre de sujets qu'elle ruminait au quotidien, mais ces derniers temps l'idée la traversait de plus en plus souvent. Un homme nu... Que lui arrivait-il ? Rien que les mots la faisaient rougir et en même temps éclater de rire. En tout cas, elle avait réussi à éviter la chose, se disait-elle, et aurait dû s'estimer heureuse. Par ailleurs, elle devait être hors de danger à son âge, ce genre de bêtises se tassait avec les années. Enfin, à ce qu'elle en savait.

Car, en réalité, Elise en savait peu sur l'amour, en tout état de cause pas à travers sa propre expérience. Les occasions ne manquaient pas d'accumuler des informations de seconde main : trois fois par semaine elle parcourait ces rayonnages chargés de livres, remplis de sexe pour la plupart, à en croire Mme Falkenberg, l'une des plus acharnées à en emprunter et que ces choses-là n'effrayaient manifestement pas. « Il faut vivre avec son temps, Elise, même si nous ne sommes plus toutes jeunes, insistait Mme Falkenberg. Le monde évolue. Nous sommes au tournant du millénaire. Le sexe, c'est le langage des gens modernes. Des femmes comme nous ont beaucoup à y apprendre. Tu dois lire davantage, Elise ! » En concluant sur un clin d'œil,

comme après la divulgation d'un secret de taille. Mais tout ce que souhaitait Elise, c'était que son interlocutrice parle moins fort, les autres personnes présentes risquant de l'entendre.

Elle lisait toujours peu, mais ce que Mme Falkenberg disait était pertinent, notamment que le vingtième siècle touchait à son terme. Un jour, dans un accès de folie douce, elle s'était promis de se trouver un homme avant la fin du millénaire. Elle n'était quand même pas si vieille. L'idée l'avait véritablement saisie. Il y avait quelque chose de grandiose là-dedans, c'était si romantique ; elle y pensait furtivement de temps à autre, il lui restait quelques années... Mais elle se ressaisissait. Elle savait bien qu'elle devait faire attention. Elle n'avait pas les nerfs solides, ne supportait pas tout ce que les autres supportaient. Cela ne posait pas de gros problèmes au quotidien, à condition de prendre quelques précautions. Éviter les choses qu'elle savait difficiles. S'exposer à des épreuves superflues, des situations susceptibles de devenir effrayantes, comme descendre à la cave. Elise avait peur du noir. Elle n'avait aucun contrôle sur son imagination. Quand les ténèbres s'installaient, il lui arrivait de perdre pied. Et les visions surgissaient. Elle priait alors Dieu comme elle avait appris à le faire, mais Il ne lui accordait aucune réponse, Lui non plus. Et le Sauveur suspendu au mur au-dessus de son lit la troublait plus qu'il ne la réconfortait. À ce stade, il pouvait être bon de recourir aux comprimés du docteur Maaland.

Son travail à l'annexe de la bibliothèque était également d'une grande aide. Annexe, si on peut dire : il s'agissait d'un endroit où emprunter des livres, que l'amicale d'Østbyen avait mis sur pied en commun

accord avec la bibliothèque de Hamar. Elles louaient des locaux au club du troisième âge de Parkgården.

Trois jours par semaine, une semaine sur deux, Elise enregistrait entrées et sorties, en plus du peu d'acquisitions qu'il fallait intégrer à la base de données. La fenêtre lui permettait de voir un morceau de rue en amont et en aval. Elle connaissait la plupart des gens qui empruntaient des livres, c'étaient souvent les mêmes qui revenaient. Elle en reconnaissait certains de loin, et tout particulièrement un. Mais Jacob Lind ne s'était pas montré aujourd'hui.

Non qu'elle l'ait attendu. Mais il venait souvent le mardi, environ une heure avant la fermeture. Il était deux heures et quart, et ils fermeraient à trois heures. Il n'y avait pas encore péril en la demeure. Elle se dit qu'il pouvait y avoir d'innombrables raisons à son retard. Ou tout bonnement qu'il n'avait pas eu le temps de venir. Pourtant il était passé à peu près tous les mardis depuis qu'elle avait commencé son travail, en septembre, et le mois de mai était à présent bien avancé. Elle s'était habituée à ses visites au comptoir des prêts. Un contact s'était établi entre eux. Elise avait l'impression qu'il se réjouissait comme elle de ces courtes entrevues. Elle s'était mise à caresser l'idée qu'il venait autant pour elle que pour les livres empruntés. Par exemple, pourquoi ne prenait-il qu'un volume à la fois, pour le restituer deux semaines plus tard ? Il aurait pu en choisir trois ou quatre d'un coup, et ne passer qu'une fois par mois. Mais non, il venait une semaine sur deux, rendait son livre et prenait tout son temps pour débusquer celui qu'il emporterait. De préférence sur la guerre. Ce devait être le genre de choses qui intéressait les hommes, songeait Elise. Mais il lui arrivait de prendre un livre sur l'art. La guerre et l'art – quelles

contradictions il devait y avoir dans la tête de M. Lind ! Elle frissonna en se rendant compte à quel point elle était ignorante en matière d'hommes. Mais elle ne pouvait nier que M. Lind occupait pas mal son esprit. Jacob Lind. Elle trouvait que c'était un beau nom, si beau que de temps en temps, quand elle était seule, elle se le chuchotait. Et rougissait ensuite, en songeant qu'elle était peut-être allée trop loin.

Lorsqu'il arriva enfin, vingt minutes avant l'heure de fermeture, il paraissait essoufflé, presque stressé. Au lieu de se contenter de déposer le livre devant elle sur la table avec un hochement de tête (et un sourire, oh oui, elle remarquait ce petit sourire !), avant d'aller en chercher un nouveau dans les rayonnages, il s'arrêta, passant d'un pied sur l'autre, comme s'il souffrait d'une élongation ou quelque chose du genre ; il toussota deux ou trois fois, la main devant la bouche, avant de pouvoir finalement vider son sac :

– J'ai été nommé secrétaire de l'Amicale...

Elle leva les yeux et les baissa immédiatement pour ne pas paraître attendre la suite avec trop d'impatience.

– Et il y avait ces invitations pour aujourd'hui.

Oui, les invitations. Elise savait bien de quelles invitations il s'agissait : celles pour les festivités du 17 mai. La réunion annuelle organisée par l'Amicale à Parkgården, comprenant collation, divertissements et danses. Loretta donnait un réel coup de collier en matière de festivités du 17 mai. Loretta Due, la responsable de l'Amicale, dirigeante de l'aide locale, zone est, avant son départ à la retraite, était une dame pleine de vie et d'un naturel sociable qui savait quoi faire pour créer l'ambiance adéquate. Elle mettait de l'animation rien

qu'en se montrant. Et sa manière de s'habiller ! Elise ne concevait pas qu'elle l'ose ici, à Hamar, où personne ne faisait d'effort vestimentaire. Mais, quoi qu'il en soit, il y avait Loretta, Dieu merci. Elle était le moteur de la vie sociale. Et elle avait beaucoup aidé Elise juste après son retour en ville. Sans son obligeance, sa bonne humeur, son sens pratique et son inépuisable énergie, la vie aurait été plus terne pour tout un chacun à Østbyen.

– Je ne ferme pas avant que tout le monde soit parti.

Elise leva les yeux vers lui. Il fallait bien qu'elle dise quelque chose. Elle espérait que la phrase avait été aimable et professionnelle.

– Merci, c'est gentil, murmura-t-il.

Mais il ne s'était pas encore décidé à aller jusqu'aux rayonnages. Elle aimait beaucoup cette façon qu'il avait parfois de se conduire un peu maladroitement, comme un collégien amoureux.

– C'est juste que...

Il changea à nouveau de pied et plongea la main dans sa poche. Elise ne put s'empêcher de constater une fois de plus comme il avait belle prestance – assez grand, portant beau, bien mis, les chaussures parfaitement cirées et le bouc soigné. Tous les hommes de son âge ne témoignaient pas de telles aptitudes à prendre soin d'eux.

– Je me disais juste que je pouvais aussi bien vous donner ça ici... (Il lui tendit une enveloppe.) Puisque je venais, de toute façon.

Elle se retrouva avec l'invitation dans la main, ne sachant comment lui montrer à quel point il lui faisait plaisir. Il aurait parfaitement pu la glisser dans sa boîte aux lettres en faisant le tour des immeubles, en montant et redescendant les pâtés de maisons autour de St. Olavs gate et Østregate, où résidaient la plupart des

membres de l'Amicale. Mais il avait choisi de venir la lui remettre en mains propres ! Elle devait se concentrer sur les livres posés sur la table, où celui qu'il avait emprunté occupait le dessus de la pile. Et elle eut encore un petit choc, mais pas aussi agréable cette fois, car le livre qu'elle avait devant elle n'était pas celui qu'il avait pris deux semaines plus tôt. Il s'intitulait *La Guerre du désert* et était l'œuvre d'un général quelconque, tandis que l'autre s'appelait *Essor et Chute du Troisième Reich*. Elle s'en souvenait parfaitement. Ils ne l'avaient pas à l'annexe et elle avait dû le demander à la bibliothèque principale.

Après un instant de perturbation, elle comprit la situation : il avait dû passer dans le courant de la semaine précédente, la semaine où Mlle Sommer travaillait. Elle et Edith Sommer partageaient ce poste aux prêts. Non, elle ne voyait aucun inconvénient à partager le travail avec cette pauvre Edith. Elise avait toujours trouvé à Edith un côté tristounet, presque pathétique, même si elle devait avoir environ dix ans de moins. Sa myopie et un léger handicap moteur n'arrangeaient pas les choses. Edith était une personne qui poussait à être bon. Mais l'idée que Lind soit venu et ait été servi par elle... Non, Elise ne voulait être ni mesquine, ni jalouse ; simplement, elle désirait le meilleur pour Jacob Lind, et Edith Sommer n'était pas toujours à la hauteur de la situation, il n'y avait qu'à voir le désordre qu'elle laissait parfois derrière elle aux prêts, qu'Elise trouvait en rentrant le lundi matin, au moment de démarrer sa semaine. Plus d'une fois elle avait pensé informer Loretta du travail supplémentaire ainsi créé. Mais, d'un autre côté, elle savait à quel point Edith Sommer était proche de Loretta, cette dernière étant

toujours présente pour s'occuper d'elle et l'aider, presque comme sa propre fille.

Deux heures moins dix. L'heure de fermer approchait. Elise s'activait à empiler sur le chariot les livres qui devaient retourner dans les rayonnages avant la fermeture. Elle se verrait contrainte de passer auprès de Lind, qui feuilletait un livre tout juste tiré d'une étagère ; elle devrait le frôler pour pouvoir passer avec le chariot. C'était presque devenu un petit rituel entre eux, il choisissait soigneusement le livre qu'il emprunterait, elle arrivait avec son chariot et devait se glisser près de lui pour passer. Cela n'avait rien d'indécent ou d'effronté, elle ne faisait que son travail, tandis que lui faisait son choix parmi les livres. Et ils avaient un très court contact physique. Il ne semblait pas détester ça, lui non plus.

Mais avant qu'elle ait terminé son rangement, Mme Falkenberg arriva en soufflant comme un bœuf, son filet à commissions plein de livres, cinq au moins, et il fallut enregistrer les retours, remettre les ouvrages à leur place, pendant que Mme Falkenberg s'étendait à n'en plus finir sur ceux qu'elle avait appréciés et ceux qui ne lui avaient pas plu. Mme Falkenberg aimait les livres traitant d'amour et d'érotisme, et ses critiques ne faisaient pas dans la dentelle.

– Celui-là..., commença-t-elle en tapotant le dernier livre de la pile, il faut que tu le lises, Elise, ça te fera du bien. Il y a des trucs croustillants !

Elise espérait seulement voir disparaître Mme Falkenberg, qui n'apprendrait jamais à baisser le ton dans ces locaux. Par ailleurs, elle n'était pas si ignorante que cette dame le pensait. Elle avait lu des choses sur l'érection masculine, la façon dont celle-ci pouvait survenir la nuit, pendant le sommeil, involontairement.

Elise trouvait l'idée quelque peu émouvante, pas le moins du monde effrayante.

M. Lind revenait... Heureusement, Mme Falkenberg était pressée et devait repartir. Lind posa deux livres sur la table ; un grand, épais, et un plus petit. Elise saisit le plus gros ; ce n'était pas un livre de guerre, bien au contraire, son titre était *L'Art médiéval en Europe*. L'autre livre s'intitulait *L'Art religieux du Moyen Âge à nos jours*. Rien que de l'art aujourd'hui. Elle s'en réjouissait. Lind se désintéressait-il de la guerre ?

Il était le dernier emprunteur. Au-dehors, le soleil de mai était au zénith. Elle aurait tant aimé avoir fini son rangement, ce qui leur aurait permis de sortir de concert et de partir ensemble après avoir fermé derrière eux. Ils habitaient en vis-à-vis, à quelques centaines de mètres dans Østregate. Elle regarda la main posée sur le comptoir, les doigts longs, les ongles bien dessinés, le joli réseau de vaisseaux sur le dessus. L'enregistrement des prêts fut trop rapide.

– Bon, alors au revoir, salua-t-il au moment où elle lui tendait les livres.

– Un instant ! cria-t-elle derrière lui. (Elle avait juste eu le temps de penser que les livres pouvaient attendre jusqu'à demain matin, ce serait à elle de ranger de toute façon.) Je ferme !

Il s'arrêta. Elle éteignit l'ordinateur, ouvrit le tiroir et en sortit le trousseau tout en se penchant pour attraper son sac à main. Puis, sur un coup de tête, presque sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle ramassa le livre de Mme Falkenberg, celui qui était sur le dessus de la pile, *Nuits torrides dans les Caraïbes*, et le glissa dans son sac. Elle prit sa veste, ne se soucia même pas de l'enfiler. De toute façon, dehors l'atmosphère était printanière.

Il l'attendait près de la porte. Elle inspira profondément en sortant sur le trottoir. Quelle journée exquise ! Quel temps idéal pour marcher avec Lind, qui semblait avoir lui-même besoin d'un peu de bon air. Elle s'apercevait à présent de la pâleur excessive de sa peau. Il avait des ombres sous les yeux. Il passait certainement trop de temps enfermé. Il était peut-être aussi seul qu'elle. Elle savait qu'il ne recevait guère de visites. Elle avait une bonne vue sur son appartement depuis ses propres fenêtres. Non qu'elle le tînt à l'œil, mais au fur et à mesure elle n'avait tout bonnement pas pu éviter d'apprendre un certain nombre de choses sur son voisin d'en face.

Elle déposa son sac sur la chaise dans l'entrée. Elle ne prit même pas la peine de sortir le livre. À présent qu'elle était de retour chez elle, où tout était comme il le fallait, elle aurait préféré l'avoir complètement oublié. *Nuits torrides dans les Caraïbes*. Elle ne voulait pas s'appesantir sur le coup de tête qui l'avait poussée à le rapporter à la maison. Elle avait honte. Il retournerait sur son rayonnage dès le lendemain !

Elle se mit à errer de pièce en pièce à travers la vieille villa. Elle avait failli l'inviter tandis qu'ils marchaient ensemble. Les choses auraient pu se passer en toute simplicité : elle lui aurait offert une tasse de thé et quelques bons biscuits, ils auraient discuté un moment, installés au salon. Les œuvres accrochées au mur l'auraient sûrement intéressé. Elle n'aurait pas vu d'objection à lui montrer la grande demeure où tout continuait comme du temps de sa mère. Elle se plaisait ici, malgré tout, et ne voulait rien changer. Elle aimait même le nom : villa Soria Moria. Loretta, en revanche, la poussait à vendre pour se trouver quelque chose de moins vaste, plus moderne et facile à entretenir. Un petit appartement avec vue sur Mjøsa. Loretta avait des relations à la coopérative du bâtiment. Elle aiderait aussi à se débarrasser des meubles et autres accessoires ne convenant

pas à ce type de logement. L'Amicale d'Østbyen organisait une brocante chaque printemps et avait besoin de marchandises. Oui, cela aurait été si simple...

C'était l'heure d'un petit en-cas et d'une sieste dans le fauteuil à oreilles, mais elle ne se sentait pas du tout fatiguée. Plutôt surexcitée. Les événements de la journée lui trottaient dans la tête : M. Lind arrivé si tard et se tortillant de façon si charmante avant de lui donner l'enveloppe contenant l'invitation ; le trajet du retour, quand, un instant, le soleil avait brillé si fort qu'elle avait cru pouvoir distinguer le corps de l'homme à travers ses vêtements – se le représenter en tout cas... Mais enfin ! Que lui arrivait-il aujourd'hui ?

Il avait à nouveau parlé de la réunion, comme pour s'assurer qu'elle viendrait. Et comment ! Elle savait déjà ce qu'elle porterait. Elle avait fait son choix : la robe rouge qu'elle avait remarquée en passant devant la vitrine de A. Steen, confection féminine, le magasin des femmes soucieuses de qualité. Elle avait apprécié la couleur, la coupe, l'allure, bien qu'elle eût tout de suite pensé que le rouge était peut-être osé pour quelqu'un comme elle. À présent, elle n'avait plus d'états d'âme. Il lui fallait cette robe ! Et elle songea tout à coup qu'elle devait l'acheter maintenant, sans attendre... après avoir vérifié que le décolleté n'était pas trop profond, bien sûr. C'était bien suffisant que la robe soit rouge !

Elle ramassa son sac, sentit le poids du livre, le sortit et le posa dans l'entrée. Non, il ne pouvait pas rester là, en évidence, même si elle recevait rarement. En le mettant sur sa table de chevet, elle lut le titre au moins pour la cinquième fois.

m'ont si aimablement accueilli, ne sachant pas quels
noirs desseins je nourrissais quand j'ai demandé à jeter
un œil dans leurs agréables locaux.

Vous avez tous contribué à l'écriture de ce roman.

Knut Faldbakken,
Ridabu, août 2004.

RÉALISATION : NORD COMPO MULTIMÉDIA
7, RUE DE FIVES, 59650 VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : CPI FIRMIN-DIDOT, AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2010. N°102264 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE